Regarder le monde avec les yeux d’Apollinaire, c’est y voir des beautés neuves, des merveilles qui n’ont rien à voir avec les niaiseries que produisent les médias aujourd’hui selon Laurence Campa. Apollinaire, poète du XXème siècle, peut être rapproché du surréalisme, dont une des idées maîtresses, défendue par Breton dans son *Manifeste*, était que l’art peut changer la vie. C’est ce que redit notre citation en opposant les « miracles bons marché plein de niaiserie des médias » aux « merveilles » de la poésie d’Apollinaire. Mais comment, pour reprendre les mots de notre sujet, la poésie peut-elle réintroduire de la surprise dans la vie ordinaire et de l’aventure dans l’ordre du monde ? Il s’agit d’apprendre à regarder le monde avec Apollinaire ; nous montrerons d’abord en quoi Apollinaire est bien un guetteur de « belles choses neuves », par exemple dans l’albatros de Charles Baudelaire est introduit un oiseau maitre des aires, symbolisant le poète, mais dès qu’il touche le sol, il perd ses moyens, se fait attaquer au « brûle-gueule », et quel sens il faut donner à « neuves » ; ensuite nous examinerons les raisons pour lesquelles les miracles bon marchés des médias sont des niaiseries et contrastent avec les merveilles qu’offre la poésie. Enfin, nous montrerons que la poésie est une source de sublimation qui transfigure les choses et leur permet à toutes d’être des « apparitions ».

« Tout est digne d’attention » ; le poète découvre des belles choses neuves parce qu’il sait faire attention à la poésie que recèlent les petites choses de la vie auxquelles nous ne prêtons pas attention. Il y a des belles choses neuves pour qui sait regarder les petites choses, ou même les éléments que nous qualifions habituellement de laides. Le poème en s’emparant d’elles les rend miraculeuses car elles se révèlent pleine de vies et riches de présence.

Cette déclaration d’Apollinaire dont notre sujet propose l’examen évoque les paroles de Rimbaud dans une *Saison en Enfer* : « J’aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires (…) » Être à l’affut des belles choses neuves et accueillir leur épiphanie ce n’est pas chercher des choses neuves qui seraient belles mais saisir la beauté des choses habituelles, quotidiennes, humbles et dénigrées, « peintures idiotes, dessus de portes » commence l’énumération de Rimbaud. Il n’est rien qui ne puisse comporter une valeur poétique ; mais il faut s’y rendre attentif, se « mettre à l’affut » : la beauté du monde se révèle à un regard neuf sur ce monde — regard du poète qui accueille les choses dans leur « épiphanie », c’est-à-dire leur simple « apparition ». Mais le mot apparition est intéressant : car une apparition peut-elle jamais être banale ? La poésie offre aux choses leur apparition.

Il est rare que la vie permette à quoi que ce soit d’être une apparition. La poésie qui « guette les belles choses neuves », comme celle d’Apollinaire, n’a pas besoin d’objets nouveaux justement ou d’objets poétiques car il n’y a pas de catégorie d’objets qui seraient poétiques « a priori » : la poésie est un regard sur les choses, regard par lequel on peut changer la vie lorsque le vers dit l’insaisissable beauté des réalités les plus anodines, les plus triviales, auxquelles habituellement nous n’accordons pas la moindre attention réelle. Ainsi dans *Zone* : J’ai vu ce matin une jolie rue dont j’ai oublié le nom/Neuve et propre du soleil elle était le clairon/Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes/Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent/Le matin par trois fois la sirène y gémit/Une cloche rageuse y aboie vers midi/Les inscriptions des enseignes et des murailles/Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent/J’aime la grâce de cette rue industrielle/Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l’avenue des Ternes » L’image tissée vers à vers de la rue « industrielle » qui se montre au poète fait contraste avec le passage « quatre fois par jour » des passants habituels. « Directeurs, ouvriers, belles sténo-dactylographes » vont, affairés, soucieux ; leurs regards ne voient que le chemin à emprunter, le pavé saillant sur lequel ne pas trébucher, tandis que le poème fait apparaitre la rue dès le début « neuve ». Est-ce la lumière du soleil qui la rend neuve et propre ? Ou bien cette lumière est-elle aussi en un sens celle du regard poétique qui se pose sur elle et l’enchante par son observation ? C’est une apparition. La lumière la dessine dans l’espace, le temps surgit car le lundi fait venir les travailleurs, elle se peuple et se remplit du son des pas, du gémissement de la sirène, de la cloche qui aboie, des plaques des criaillements de perroquets; elle a une architecture de pierre, de fer et une grâce « industrielle ». L’avant- dernier vers est oxymorique : « J’aime la grâce de cette rue industrielle ». Quoi de plus antipoétique que le décor industriel ? Ronsard cherche des vallons humides au sein des forêts, Lamartine un lac bordé de montagnes ; Baudelaire et Verlaine chantent la ville, et ici Apollinaire montre à leur suite qu’une rue industrielle peut être féérique.

Il n’y a pas de beau pour qui ne sait pas le voir ; si la rue industrielle peut être pleine de grâce au poète et terne au passant c’est en un sens de la responsabilité de ce dernier. Même l’ennui peut être transfiguré, comme dans *la Santé* : « Que je m’ennuie entre ces murs tout nus/Et peints de couleurs pâles/Une mouche sur le papier à pas menus/Parcourt mes lignes inégales » Est-ce parce que l’ennui se colore, même si les couleurs sont pales ? Est-ce la mouche dont les pas menus viennent s’entrecroiser aux lignes, offrir une présence ? Il n’est pas d’instant si décevant soit-il que la poésie ne puisse rendre beau y révélant une densité que nous ne sentons pas sans elle. Les beautés neuves sont celles des choses, de la ville, de la nature, d’un fleuve par la ville; elles envahissent l’espace où le poète promène son regard. Ce sont aussi les beautés neuves d’instants vécus ; elles viennent se mêler à la trame de l’existence et en changent la substance de l’intérieur ; l’instant devient un temps d’arrêt, temps suspendu sauvé du temps qui passe. Le laid lui-même devient beau ; nous l’avons vu déjà avec la rue industrielle ; mais Apollinaire ose davantage. Le ver nomme le monstrueux, le bizarre, le répugnant. Les allitérations font la musique, les assonances le rythme ; la choses apparait transfigurée, Dans *Merlin et la vieille femme* : « Le soleil ce jour-là s’étalait comme un ventre/Maternel qui saignait lentement sur le ciel/La lumière est ma mère ô lumière sanglante/Les nuages coulaient comme un flux menstruel. » Le procédé est ici inverse de celui que nous avons analysé dans *Zone*. Le coucher de soleil, instant naturel dont la beauté est célébrée de tous, instant magique que nous immortalisons par nos photos, que nous voulons capturer dans les cartes postales, se voit ici étrangement composé par Apollinaire. Le soleil à l’approche de l’horizon semble énorme par contraste avec sa taille dans le ciel de midi ; cette énormité devient burlesque par la comparaison du ventre, et le choix du verbe s’étalait. La solennité de la descente du soleil est cassée par le rejet de Maternel (qui tranche avec le genre masculin de soleil en français et crée un effet de surprise) au début du vers suivant ; rupture nette, inattendue. Mais voilà maintenant que le ventre saigne, que toute la lumière est sanglante et que la blancheur des nuages est souillée de sang menstruel. Quand j’étais jeune et fier et que j’ouvrais mes ailes,/Les ailes de mon âme à tous les vents des mers,/Les voiles emportaient ma pensée avec elles,/Et mes rêves flottaient sur tous les flots amers*.* (*Les voiles*, Alphonse de LAMARTINE, "Œuvre posthume") Ce qui est dénigré (la rue industrielle), le poète le magnifie ; ce qui est magnifié par tous (le coucher de soleil), le poète le rend bizarre, dérangeant, inaccoutumé. Pourtant l’image est belle et son étrangeté est d’un effet puissant. Mais pourquoi rendre si étrange un coucher de soleil ? N’est-ce pas justement parce que cette étrangeté est la seule manière de nous faire regarder à neuf ce que nous croyons tous avoir déjà vu et revu, et tellement que nous n’y faisons guère attention ? Il faut cette étrangeté provocatrice pour qu’un coucher de soleil ne soit pas « carte postale » mais redevienne un saisissement, une « épiphanie ».

Ce dernier exemple de la carte postale que nous venons de mentionner nous permet de nous interroger sur ces « miracles bon marché qui sont des niaiseries » dont parle notre sujet. De quoi s’agit-il ? Tout simplement d’abord d’une carte postale représentant un coucher de soleil, ou bien le grand film hollywoodien, ou la série télévisée. Ils se présentent en effet comme des miracles ; la vie y est plus belle, plus parfaite, plus palpitante, moins « quotidienne », pour reprendre le mot de Laforgue. Les femmes se réveillent maquillées, les voitures se conduisent sans regarder, les catastrophes finissent bien. On comprend le qualificatif de « miracles » attribué par notre citation. C’est miraculeux car ce n’est pas possible ; les productions médiatiques ne nous parlent pas de la vie car elles se placent en dehors de ce qui est possible dans la vie. Mais n’est-ce-pas justement pour la rendre plus belle ? C’est ici que le doute mérite peut-être en effet de s’insérer. Est-ce rendre la vie plus belle de que d’en changer les possibilités ? Car implicitement cela signifie que la vie, pour être belle, devrait être différente. Or, cela n’est pas réel. On n’embellit pas la vie en présentant des fictions qui sont « impossibles » dans la vraie vie. Mais en quoi la poésie peut-elle prétendre être autre chose qu’une fiction plus belle que la vie ? Ce n’est pas ce que fait Apollinaire. Il n’y a pas de transformation des possibilités réelles dans la poésie, mais une ouverture, des possibilités réelles de la vie à davantage de sensations colorées, de sons, rythmiques ; de sentiments, parce que le poème leur ménage un temps pour se développer. Sans changer la vie, le poème parvient à en démultiplier les ressources, c’est en cela qu’il est le vrai miracle et une fiction en un sens plus réel que la vie, car il la sonde dans tous ses replis que nous ne savons pas développer sans lui. Si l’on considère certains médias et divertissements de nos jours, par exemple, les feux de l’amour, dans laquelle s’entremêle relation amoureuses et ruptures, on s’apercevra que la poésie est plus réaliste, plus fidèle à la réalité ou du moins à la pensée du poète. Certains médias de nos jours, tel que, les nouvelles trompeuses ou « Fake News », par exemple : «Riyad soutient Emmanuel Macron à la présidentielle 2017. Le royaume d'Arabie saoudite a décidé de financer plus de 30 % de la campagne d'Emmanuel Macron» (par *Le Soir*), tendent plutôt vers la déformation de la réalité. En revanche, là ou les médias auront un impacte directe, et parfois trompeur, sur notre vie, des poèmes tels que : «O mon cœur j'ai connu la triste et belle joie/D'être trahi d'amour et de l'aimer encore/O mon cœur mon orgueil je sais je suis le roi/Le roi que n'aime point la belle aux cheveux d'or » (*Le Guetteur mélancolique*) Apollinaire permet au lecteur de s’évader et de voir le monde d’Apollinaire tel qu’il l’imaginait.

Ainsi, regarder le monde avec les yeux d’Apollinaire consiste à chercher sans fard ou accueillir sans doute les phénomènes mystérieux que les surprises du quotidien ou encore l’aventure dans l’ordre du monde nous réserve. C’est assurément à cette condition que l’homme peut s’élever, conscient du beau, à la nouveauté que prend pour lui l’existence grâce à l’enrichissement que lui apporte la poésie.